

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

POÈMES CHOISIS



ИЗАБРАНЕ ПЕСМЕ

IZABRANE PESME

RADE DRAINAC

Choix et traduction

Boris Lazić

Mars 2017

◆ *Poésie* ◆

CONSOLATION

Pourquoi désespérer ?
Je me suis hissé sur l'Hélicon !
Je puis passer le restant de mes jours
Dans la gloire et la paix.
Et bien que je ne fusse pas Anacréon,
J'ai connu amour et bonté.
Si les hommes d'aujourd'hui ne me respectent pas,
Quelque part, avec le temps,
Mon souvenir va ressurgir
Tel un météore chutant des hauteurs.

Mon verbe aussi pur que le sang
Et l'inquiétude pour ma natale terre,
Bien plus que tout obélisque
Le temps à jamais va tenir en éveil
Telle la voix d'un disque prisonnière
Dans le cœur des hommes.

*

JEU DANGEREUX

Ô, pont de Brooklyn, plus grand du monde !
Celui-ci, sur le Danube, au fin fond de la plaine de Pannonie,
N'a pas vu de plus grand navigateur que moi.
Icare peut avoir une panne
Au cours de son haut vol,
Mes ailes toujours demeurent
Sur mes épaules.

Je gesticule des mains comme un rameur.
Au nord, l'Europe est à demi écrasée !
Au sud, c'est la route des Balkans.
Je fais un pas et me voilà déjà en vue des rivages de Crimée,
J'aurai passé ma jeunesse blotti contre le sein des femmes
A faire ce rêve !

Il suffit de ne pas rêver au-dessus des ponts d'eaux rêveuses,
D'eaux bleues,
D'eaux grises !
De faire un pas vers l'horizon où s'effacent
Les aigrettes dans les nuages...

Et si ce vif calembour
Survivait à votre rêve bien trop repassé ?
Et si mon verbe parvenait jusqu'à Port-Arthur,
Comme un aéroplane à trois moteurs élané ?

*

EROTICON X

Ma faim est infinie et mes mains vides éternellement.

La nuit par les rues de la ville je porte la lune sur le bout des doigts
Et abandonne la tristesse sous les fenêtres de femmes délaissées.

Je donnerai tout mais rien ne possède.
Ma faim est infinie et mes mains vides éternellement.

*

[* * *]

Que j'erre où que j'admire les eaux automnales,
Toujours j'attends sur les quais.

Mon nom étalé sur des affiches fera sourire bien des villes,
Le monde n'est rien pour un homme qui commence si tôt à cracher son
sang.

De sorte que :
Je pense à la Cunard Line, à deux terrasses d'hôtels
Et le soir dîne le plus volontiers d'une salade de rêveries malades.

*

LA GRANDE VISION

Je sais qu'il s'agit de flammes ultimes d'un sang incendiaire
Qui aspirent aux cimes rêvées à travers d'rythmiques mélodies,
Et qu'au bout de ce souffle, telle la bonté broyée,
Je vais entrer dans la Grande Paix comme un vers dans un cadavre rongé
par le temps.

J'ai accompli ma tâche ! Qu'on dépose le sarcophage dans le tombeau...
Il s'agira d'un gîte victorieux !
Bien que couvert de noirs cachets et nu de manière abominable,
Je vais être comme un dieu malfaisant.

Néanmoins, méprisant toute mort, mes os se mettront à chanter
Lorsque l'automne vraiment se sera décidé à abattre l'arbre,
Et toutes mes visions et mes voyances deviendront aussi mystérieuses que
les couleurs
D'un froid clair de lune baignant une morte montagne.

Toutes les prodigalités de ma vie resplendiront soudain comme des
flottilles stellaires
Par-dessus des eaux horriblement rêveuses,
Et je saurai que mes veines se seront transmues en de routes infinies,
Et que quelque par encore, tel un prodige, je vis encore.

Peut-être s'agira-t-il d'un lecteur sous la peau duquel mes fièvres auront
pénétré,
Un chêne sur lequel je posais un regard amoureux, la bonté, que j'ai su
aimer,
Où un monstre renégat dont le visage spectral
Regarde perdu les feuilles d'herbes vertes, la blanche neige ?

Enfin, même s'il ne s'agira pas de moi, il s'agira de l'éternité que j'aurai
portée
Dans chacun de mes souffles, chacune de mes parcelles,
Aussi insensé qu'une voile enivrée par le vent
Sur un océan sombre et inconnu.

*

LE SPHINX

Moi, par un mouchoir de rêves, et vous, par quoi avez-vous recouvert votre
âme ?
Et comment, comment êtes-vous parvenu à supprimer en vous
Tous les mystères ?
Pouviez-vous jamais vous extirper des vastes horizons
Comme on arrache le vers d'une écorce ?
Dites-le moi, ô hommes !
Comment ouvriez-vous les fenêtres à l'aube
Pour un sombre répit
Et comment, comment faisiez-vous pour accueillir les nuits
Et l'aube sanglante ?

Mille tonnerres !
Je ne voulais pas être un rêveur,
Mais être indifférent comme la terre qui respire
Pluies et intempéries !
Ô frères, comment avez-vous pu effacer toute trace de rêve
De vos visages ?

J'affirme que ce qui ronge l'harmonie
Profonde de la vie, cela aussi, passe.
J'ai pénétré au cœur de la solitude,
Sans avoir appris le secret des choses.

Il vaut mieux que l'homme s'étende de toute son ombre indolente
Comme un tronc sur un fleuve
Et qu'il repose sur un coussin d'insouciance,
Indifférent à ce qui se passe de par le monde.
Il vaut mieux encore par le fond se couler dans la torpeur
Et perdre
Toute vision et tout rêve,
Comme un navire qui libère ses soupapes
En se frottant au quai.

Hélas, allongé sur l'herbe ou hissé sur les hauteurs,
La mesure est la même pour une vie qui s'éteint,
Et les mêmes cendres abjectes
Pour le feu qui dort dans la circulation du sang.

Il n'y a pas de fin aux étendues corrosives
Qui projettent leurs ombres sur nous !
Moi, par un mouchoir de rêves, et vous, par quoi avez-vous recouvert votre
âme ?
Et comment, comment êtes-vous parvenu à supprimer en vous
Tous les mystères ?

*

CATULLE CONTEMPORAIN

A la différence de Catulle, je ne chante pas les moineaux :
je suis le poète des horizons sans borne,
toutefois, nous avons une chose en commun :
ma bourse aussi est « pleine de toiles d'araignée ».

*

SAGESSE DU TEMPS PRESENT

Il est facile d'imiter une chauve-souris,
D'être assis sous une canne de bambou,
Plein de haschisch
Et sans cesse en transe :
Faites que chaque candélabre,
Au passage,
Vous tire sa révérence !

Jetez, sans pousser un cri, votre cœur au four
Où fond le métal !
Si de cet alliage vous parvenez à faire un kindjal,
Vous serez mon compagnon de voyage.

Ce n'est pas tant une question de sagesse de la pensée et des mots
Que d'actes indispensables !
Réveillez-vous !
Ouvrez les yeux !
A chaque coin de rue un Christ est à genou
Et chaque fabrique est une chapelle Sixtine.

*

LA LEGENDE DU DOCTEUR HYPNISSON

J'ai vu un âne qui souriait à St Eustache sur une fresque byzantine
et un bouc qui ressemblait à un Lord anglais portant un monocle.
J'ai vu de véritables inondations de feuilles mortes dans les forêts de Serbie
et ce dont les gens rêvent :
des nuits emplies de mousse d'hélices d'avions
comme des ballons,
un rossignol qui dort dans les orbites creuses d'un cadavre,
mais le plus étrange fut le cimetière des combattants de 1913,
morts du choléra.

J'ai vu un lac dans les montagnes où l'eau s'était gelée sous l'effet des larmes,
un café de Skoplje où on fumait de l'opium comme à Pékin,
une confrérie soufie dont le cheikh se perçait l'estomac tuméfié avec un
couteau rouillé
et des femmes qui se prostituaient le long des routes,
couvertes de boue, misérables,
le sang trouble des rêves de l'humanité circulait en elles de sinistre manière.

J'ai vu une hyène vêtue d'une soutane,
et observé depuis une colline l'Europe qui étouffait dans la fumée des
fabriques.
J'ai vu ce que personne ne verra jamais :
une contrebasse pleine de punaises,
des moines tibétains qui décampaient de la cheminée d'un bateau fantôme,
et sous la montagne de Učka un printemps immémorial.

J'ai vu les naufragés de la Guerre mondiale danser le cancan dans la mer
ionienne,
les marins russes sur la Dvina dont le chant faisait fondre les nuages
nordiques
et les hérons du Groenland essayant non sans mal d'extirper leurs pattes
des champs magnétiques.
J'ai vu un corbeau de Macédoine fumer la pipe du Lord Grey,

les ventres mutilés de vieilles couturières,
des jambes d'enfants brisées par des coups de canons,
les yeux des vagabonds luire dans les bassins de porcelaine des instituts
médicaux,
un vieux rabbin qui giflait en rêve le Prince de Gobineau
et un soldat inconnu, au visage stupéfait, qui sortait de la tombe et criait :
« Regarde-moi ! Je suis Tsigane, originaire d'un village près de Trstenik ! »

J'ai vu Arthur Rimbaud attaché au mât d'un bateau
Plein d'huile jaunâtre :
J'ai dormi sous des buissons de myrte où somnolent d'antiques légendes ;
J'ai rêvé d'Aristote donnant à Alexandre des cours sur l'Etat
et dans mon cœur j'ai le premier massacré les tyrans de Syracuse.
J'ai vu l'encens de l'éternel attiré de l'antiquité monter au ciel
et la mort de milliers de chômeurs du Chili et du Canada,
des hommes abjects qui commerçaient avec le malheur humain
et de sombres basiliques qui célébraient la destruction.
J'ai vu l'Escorial et le Kremlin,
Goya ressuscité fou de douleur errant dans son village anéanti,
J'ai contemplé des champs labourés à coup de grenades
et vu le Christ au comble du désespoir à jamais quitter la terre !

Mais le plus douloureux a été de contempler les peuples mâcher leurs
nationalismes
telle une sainte eucharistie,
l'Histoire cracher sur les tombes de la fraternité ensevelie
et des troupeaux humains se transformer en termites empoisonnés !
Les sanglots éclatent encore par la carrière de mon âme.
J'ai vu l'Europe gouvernée par des fous et des épileptiques !
J'ai vu la perfidie des apôtres et des poètes !
Et j'ai goûté à tous les poisons du monde !

Je me demande : que n'ai-je pas vu,
Et qui va me sauver des visions qui m'assaillent ?

*

POEME DU DERNIER DECADENT

Peut-être sommes-nous revenus de tout et sur cette route, en carriole,
De la ville à la terre natale
Je sombre dans mon âme épuisée
Et tel un jeune saint aux cheveux défaits baise une forêt écarlate

Il ne reste rien qui n'aurait été aimé et enseveli par une pensée
crépusculaire
Pas de traces où ne seraient passés ces pas douloureux
Quand je pense à moi
De tristes rêves emportent par mon sang champs et vergers de ma terre
natale.

Il me semble que la fumée des locomotives tombe sur cet esprit
Où vivent de nombreux paysages, dunes et rivières
C'est comme si des cendres grises couvraient les élans de l'âme
J'ai tout dit et je suis à présent prêt à garder le silence
Tant que je serai en vie.

*

[* * *]

Je ne suis pas si serein à l'époque de rêves tourbillonnants
A force de voir des ponts et des rails j'en ai mal aux yeux
Je suis prêt à glorifier la putréfaction dans un dernier sursaut
dytirambique
Pour l'éternel salut des silences de plomb.
Sincère comme à mon habitude je suis prêt à sombrer dans la folie
A peindre en noir tous les bleus horizons
A tuer toute idée de spasme de révolte
A arracher les mots aux pins verdâtres
Et mort – sans âme – à la lisière d'une vie

A mourir comme un vagabond
Au crépuscule de l'aube derrière une clôture.

Mais jamais je ne regretterai le passé ni ce qui a été
Mon âme ne s'attache à aucun rêve
Je comprends le temps au fond des cernes de la jeunesse
Car on meurt atrocement lorsque l'aube déploie ses ailes grises
Par-dessus les montagnes natives escarpées.

Le poème du décadent circule alors tels des vers récents sous la peau
J'ai erré, j'ai rêvé : la pensée s'est annihilée d'elle-même
J'aurai pu jeter ce cœur enfantin dans les feux blêmes
Allumés en octobre par les bleues collines.

Ô ! Le désir et l'envie de mourir jeune et maladif,
Aussi beau que les forêts écarlates m'étreignent,
Car il fut abject de chanter avec son sang pour des gens
Qui rien ne comprennent.

Café Moskva, 1922 et 1923.

*

VOYAGE

Lorsqu'un marin grimpe sur l'échelle comme sur une lune
Le bateau vomit de sa mâchoire tous les lacs de Yougoslavie.
Alors s'endorment la Corne d'or, Alexandrie, Syracuse et le Turkestan,
Doucement le vent déploie le drapeau parmi les étoiles
Et comme à travers un rêve le bateau glisse le long de la ligne équatoriale.

C'est le rivage d'Omar Khayyâm et des premiers chiffres de un à cinq
Vois ! Les étoiles déposées au fond d'une coupe de vin de ce mage inégalé
broutent auprès des ânes
Là-bas dort sous le saule la Samaritaine : là-haut le Christ est crucifié,

Sous la proue sournoisement s'étirent l'Égypte et Carthagène ;
Dans la cabine sur les mains du capitaine nue dort une Tripolitaine.

Ici, on m'offre au crépuscule du soir en fleur une humble fille sous un palmier.
Là-bas, la lune tel un bédouin sur son cheval enflamme la presqu'île depuis le cap,
Au plus profond de moi l'océan deux mondes sépare par une profondeur indicible.
Toutes les hirondelles sont du voyage :
Lasses, elles s'affaissent sur un nuage jaune, avec ma tristesse,
Au bout de l'horizon.

Comme une ligne dorée vogue le mât par la Voie lactée.
Où donc est Toplitza ? Et combien reste-t-il jusqu'à Singapour ?
Qu'est-ce qui garde le silence à l'envers de mon cœur comme derrière un écran :
Une femme, une tombe ou la nuit de velours ?
C'est une Arménienne qui enroule un voile de soie autour de ses épaules
D'un geste qui arrache au cocon de l'horizon l'azur d'un blanc crépuscule.

De retour des rivages d'Australie
Tel un cobra ou un léopard bariolé de souvenirs
Je porterai au creux de mes paumes le rêve des Açores.
Cela fait des années que l'archipel polynésien mon sang attire,
Telle la trace d'un animal dans de grises montagnes
Le désir de Fidji et de la Mer morte
A creusé des cratères sur mon visage.

... Le ciel somnole sur le sable du lit de la rivière.
Vagues sur eux poissons et constellations.
Des branches bleues troublent le profil de la lune
Sur la rive :
Le long d'une route argentée chante un voyageur solitaire !

*

STROPHES CLASSIQUES

J'aurai besoin de cent ans de distance
Pour saisir la nature des épouvantes dont j'ai été le témoin.
Qu'est la ruine de Mycènes où le citron jaune fleurit,
La chute de Troie et la destruction de Pergame
Sous les murs desquels se terrait le Danéen sanglant ?
Ne me maudissez pas si vous me voyez marcher seul
Loin des hommes
Par des chemins où fleurit l'aubépine !
Et ne vous étonnez pas
Si vous me découvrez en train de contempler le ciel étoilé
Depuis notre terre obscure !

Ô, il eût mieux valu ne pas naître
Avant que les vents mauvais du sang des hommes ne disparaissent !
J'aurais alors été l'heureux élu premier
Echappé à son destin
Dans la volonté de feu de dieux qui uniquement se manifestent
Lorsqu'à l'infini ils dévoilent leurs merveilles.
Mais qui parmi nous sait pourquoi nous naissons et errons
Dans la plus grande des douleurs, aussi muet qu'un Bouddha ?

*

POEME SUR MOI-MEME

Comment savoir où les crépuscules vont me sourire
Où vont naître les nuits sous mon regard –
Comment savoir où je vais être aujourd'hui
Où demain partir ?

Aujourd'hui, je suis à Nice, sur la Promenade des Anglais
Demain je vais être sur un bateau
Afin d'analyser le ciel
Le soleil et l'eau.

Ainsi tout en moi va se renouveler :
J'en viendrai à détester les mouettes qui survolent l'eau
A pleurer les blanches roses du printemps
Sur les murs des châteaux.

Un midi quelconque je regretterai la fraîcheur du Jardin du Luxembourg
Et les ombres des dômes,
Par un autre soir j'aspirerai à la paix
Tout en rêvant d'exotiques arômes.

Mais sache que jamais je ne m'affranchirai
Des silences,
Des rêves
De lointains et d'errances.

Peut-être vais-je tout balancer par la fenêtre
Sauf ma soif d'éternité –
Je chérirai ce songe
Même par-delà la tombe

Hé ! Qui sait ?
Peut-être que tout en moi
N'est que mensonge.